

Danuta Mucha

## *Le patriotisme de Frédéric Chopin*

La génération des grands romantiques polonais comme Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki, Frédéric Chopin, Cyprian Kamil Norwid et bien d'autres encore, tous nés dans une Pologne qui était alors sous le joug étranger, a douloureusement éprouvé le manque de liberté, aussi bien au plan national qu'individuel. Pour ces jeunes artistes, l'héroïsme et le patriotisme étaient des valeurs absolues, comme en témoignent leurs œuvres. Chacun a cherché à se mettre au service de sa nation, qu'il se trouve en Pologne ou à l'étranger.

Dans le cas de Chopin, il semblerait que la profondeur de son patriotisme suscite quelques réserves. Il est vrai que deux éléments de sa biographie s'opposent à la vision d'un Chopin fortement attaché à sa patrie. Le premier, c'est l'origine française de son père, l'autre, le long séjour qu'il fait à Paris (et en France). Or, ces circonstances n'ont pas affaibli les liens du compositeur avec sa patrie ; au contraire, elles les ont fortifiés.

Le mérite en revient à son père. Né en Lorraine (pays de ses ancêtres depuis des siècles) Nicolas Chopin a quitté ses proches à l'âge de 17 ans pour aller s'installer à Varsovie en 1787<sup>1</sup>. C'étaient les dernières années de l'indépendance de la République, alors sur le déclin. Peu de temps après, la Pologne a été dépecée par les puissances copartageantes et l'insurrection de Kościuszko a éclaté. Il faut souligner qu'en 1794 le jeune Français s'est enrôlé dans la Garde Nationale et a combattu contre les Russes. Il a été blessé pendant l'insurrection et a obtenu le grade de capitaine<sup>2</sup>. Ensuite il a gagné sa vie en donnant

<sup>1</sup> K. Kobylańska, « Niepublikowane dokumenty rodziny Fryderyka Chopina », *Annales Chopin*, Warszawa, 1978, vol. 9, p. 75-102.

<sup>2</sup> Une heureuse coïncidence fit que Nicolas Chopin échappa au massacre perpétré par le général Souvorov (commandant de l'armée russe) à Praga le 4 novembre 1794 : ayant reçu l'ordre, la nuit précédente, de se retirer de l'autre côté de la Vistule, il put en effet observer la tuerie sain et sauf.

des cours de français, entre autres à Maria Walewska, future maîtresse de Napoléon, et mère de son fils Alexandre qui allait devenir à deux reprises ministre des affaires étrangères du gouvernement français.

Au bout de quelques années de séjour en Pologne, Nicolas Chopin s'est considéré comme citoyen de sa nouvelle patrie et n'est jamais rentré en France. Après la création du Duché de Varsovie, le français était très à la mode, le père du compositeur a été embauché au lycée de Varsovie<sup>1</sup>. Il a ouvert un pensionnat pour les fils des riches familles terriennes.

La maison des Chopin était polonaise. Le futur compositeur a grandi dans une ambiance patriote et le polonais était sa langue maternelle. Plus tard, alors qu'il vivait déjà à Paris depuis un certain temps, il n'avait pas encore réussi à maîtriser complètement le français, et souvent, lorsqu'il écrivait il avait besoin de consulter les dictionnaires et les manuels de grammaire. Mis à part le nom, la famille de Chopin n'avait rien de français. Comme le relate Józefa Kościelska, née Wodzińska (la sœur de Maria Wodzińska dont Chopin était amoureux) « il n'aurait pas été possible de lui faire plus de mal qu'en mettant en question son identité de Polonais ; cela lui faisait de la peine quand, à cause de son nom français, certains le qualifiaient de Français »<sup>2</sup>.

Adolescent, Chopin a vécu dans un milieu cultivé et moralement irréprochable. La maison familiale était fréquentée par les amis de son père : le linguiste Samuel Bogumił Linde, le poète Kazimierz Brodziński ou Feliks Jarocki, professeur de zoologie à l'Université de Varsovie. Parmi eux il y avait également des jeunes poètes de talent : Stefan Witwicki, Józef Bohdan Zaleski, Seweryn Goszczyński, Antoni Edward Odyniec, ainsi que le critique littéraire et homme politique Maurycy Mochnacki. Il n'existe pas de témoignages sur les rapports de Chopin avec la jeunesse patriote de Varsovie, surtout autour

---

<sup>1</sup> Un des élèves de Nicolas Chopin, Fryderyk Skarbek, écrit au sujet de son professeur : « Pendant son long séjour dans notre pays, grâce à ses liens d'amitié avec les familles polonaises, et avant tout grâce à son mariage avec une Polonaise il est devenu un Polonais ». F. Skarbek, *Pamiętniki*, Poznań, 1878, p. 210.

<sup>2</sup> A. Czartkowski, Z. Jeżewska, *Fryderyk Chopin*, Warszawa, 1960, p. 112.

de l'École Militaire, mais sa réaction à l'insurrection de novembre permet de croire qu'il partageait les idées radicales des conjurés de la Société Patriotique.

Les années passées à Varsovie ont été pour Chopin l'époque de l'épanouissement de son talent et de succès musicaux éclatants. Sans entrer dans le détail de ce sujet maintes fois évoqué, il faut souligner l'influence de la musique populaire polonaise, qui est une clé pour comprendre le message patriotique et national dans l'art de l'élève de Józef Elsner, lequel, dans un compte-rendu annuel, a résumé ainsi les progrès faits par son élève : « talent exceptionnel, génie musical »<sup>1</sup>.

Son génie consistait à pénétrer l'esprit de la musique populaire polonaise qu'il connaissait depuis son enfance. Mazurkas, krakowiaks, obereks résonnaient dans les manoirs où le jeune pianiste passait des vacances. Dans une lettre d'août 1825 adressée à ses parents, Chopin relate qu'il a participé à la fête de la moisson. Il a dansé et il a joué de la basolia (du violoncelle) : « j'ai pris un archet, dit-il, et j'ai commencé à jouer si fort que tout le monde s'est jeté dans la danse »<sup>2</sup>.

Jarosław Iwaszkiewicz, biographe de Chopin et écrivain célèbre, a commenté ainsi ce passage de la lettre : « Cette importante nouvelle est passé sans écho. Et pourtant la participation de Chopin à cette fête de la moisson en tant que violoneux est une formidable aubaine pour les peintres, les cinéastes et les écrivains ! »<sup>3</sup>. L'engouement pour le folklore était l'un des traits du romantisme polonais : on en a un exemple avec Mickiewicz et ses *Ballades et romances*. D'ailleurs, Chopin le traduira dans sa musique en composant des mazurkas, des cracoviennes et des polonaises, qui deviendront ensuite non seulement populaires mais aussi nationales.

<sup>1</sup> J. W. Reiss, *Mala Encyklopedia Muzyki*, sous la rédaction de Stefan Śledziński, 1960, p. 104. Rappelons que Wojciech Żywny, le premier professeur de piano du petit Frédéric arrêta rapidement les cours, ayant estimé que son élève l'avait dépassé dans la vitesse avec laquelle il avait appris à maîtriser son instrument.

<sup>2</sup> *Correspondance de Frédéric Chopin*, sous la direction de Bronisław Edward Sydow, Warszawa, 1955, vol. 1, p. 54. Chopin écrit cette lettre de Szafarnia, un village qui appartenait aux parents de son ami Dominik Dziewanowski.

<sup>3</sup> Jarosław Iwaszkiewicz, *Chopin*, Kraków, 1987, p. 26.

À l'automne 1830, Frédéric quitte la Pologne pour découvrir la vie musicale européenne, perfectionner ses compétences et conquérir la renommée. Ses amis lui avaient offert une coupe en argent contenant de la terre polonaise. Chopin décide d'aller à Vienne, espérant renouveler le succès qu'il avait obtenu l'année précédente quand il avait enchanté le public en exécutant une composition s'inspirant des danses folkloriques de la région de Cracovie et une improvisation sur un chant de cérémonie nuptiale. Ce deuxième séjour s'avéra bien différent. Chopin travaillait à la préparation d'un concert quand il apprit que le 29 novembre une insurrection avait éclaté à Varsovie.

Avec Tytus Wojciechowski, un ami du lycée, qui séjournait également à Vienne, il réfléchit à la situation qui annonçait un conflit militaire avec la Russie. Après avoir délibéré ensemble toute la nuit, Wojciechowski décida de rentrer à Varsovie et d'entrer dans l'armée polonaise. Chopin désirait faire de même mais Wojciechowski réussit à le faire changer d'avis. Il pensait avec raison que Frédéric pouvait faire davantage pour sa patrie en tant que compositeur et pianiste plutôt que comme soldat. Malgré cela, dans une lettre à ses parents, Chopin écrivit qu'il s'en voulait d'avoir pris une mauvaise décision (bien qu'il ne puisse pas en prévoir les conséquences politiques) et faisait part de sa volonté de rentrer à Varsovie. Son père s'en inquiéta et le persuada de renoncer à ses intentions en faisant valoir qu'il pourrait « servir sa patrie plutôt sur le terrain de l'art que la carabine à la main »<sup>1</sup>.

Il obéit à la volonté paternelle comme le fit aussi Zygmunt Krasiński. D'ailleurs aucun des romantiques polonais (ni Mickiewicz, ni Słowacki) ne participa à l'insurrection, ce qui pour chacun d'entre eux était un drame personnel. Il serait opportun de reprendre l'argumentaire de Nicolas Chopin et de dire que les Polonais mentionnés ci-dessous pouvaient faire plus pour leur patrie en tant qu'artistes que soldats qui, de plus, n'avaient jamais été dans l'armée.

---

<sup>1</sup> *Correspondance de Frédéric Chopin avec sa famille*, présenté avec un commentaire de Krystyna Kobylańska, Warszawa, 1972, p. 66. L'auteur ne cite pas une lettre originale de Nicolas Chopin mais un résumé de son contenu par Wielisława (pseudonyme de Eugeniusz Skrodzki) publié par le journal « Bluszcz » (1882, n° 36). Eugeniusz Skrodzki était un collègue de Frédéric à Varsovie et son père était professeur au lycée de Varsovie.

Plongé dans le désarroi, s'inquiétant pour sa patrie et ses proches, Chopin abandonna l'idée de faire carrière. À partir de ce moment, il sera en proie à la solitude et à la dépression. Il se rendait compte de la disproportion énorme entre l'armée russe, la plus puissante d'Europe, et les forces du Royaume, dirigées par le grand-duc Constantin, détesté par les Polonais, frère du tzar Nicolas I<sup>er</sup>.

Noël 1830 renforça les sentiments religieux de Chopin. Dans une lettre à Jan Matuszyński, un de ses meilleurs amis, il se plaignait d'être oisif et perplexe. Pour célébrer la nativité du Christ, il alla se recueillir et prier à l'église Saint-Étienne. C'est alors qu'il conçut le *Scherzoen si mineur*, qualifié de révolutionnaire et religieux. D'une part, la ligne mélodique imite les combats des insurgés sur les champs de bataille, car ils rendent les échos de la lutte, la canonnade, les gémissements des blessés, les roulements de tambours sur les tombes des morts, les sanglots des mères, les sons funèbres des cloches, les grondements lointains. Un vieux cantique de Noël *Lulajże Jezuniu* apparaît dans les sons turbulents. La mélodie douce et les paroles de cette berceuse ont provoqué des émotions très fortes chez Chopin et lui ont rappelé une atmosphère religieuse de Noël qui régnait toujours dans sa maison natale. Il est juste alors d'appeler le *Scherzoen si mineur* « une tempête, une idylle brisée du cantique polonais »<sup>1</sup>.

Dans la suite de sa lettre, Chopin avouait : « Je maudis le moment du départ », et il ajoutait qu'il envie à ses sœurs de pouvoir aider sa Patrie, en tant qu'infirmières portant secours aux blessés, pendant que lui, il reste oisif. « C'est par considération pour mon père » – qu'il écrivit – « sinon je rentrerais immédiatement (à Varsovie) »<sup>2</sup>.

Le séjour à Vienne devenait de plus en plus difficile. Les milieux aristocratiques, qui l'année précédente accueillaient chaleureusement

<sup>1</sup> J. Urga, *Lulajże Jezuniu* (Berceuse du petit Jésus) dans l'œuvre de Chopin, <http://www.zrodlo.krakow.pl/archiwum/2005/52/20.html>.

<sup>2</sup> *Correspondance de Frédéric Chopin, op. cit.*, vol. 1, p. 162. La lettre avec annotation de l'auteur, « Il y a un an à ce moment j'ai été chez les Bernardins ». Dans la lettre suivante à Matuszyński, datée du 1<sup>er</sup> janvier 1831 Chopin écrit : « Dis à mes parents que je suis heureux, il ne me manque rien, je m'amuse, je ne suis jamais seul », *op. cit.*, p. 168. Ceci n'est pas en accord avec la vérité, mais il faut comprendre que le fils voulait rassurer ses parents.

les concerts de Chopin, sont devenus indifférents et même hostiles à Frédéric. Ils voyaient en Chopin un représentant de la nation qui a porté un défi à son envahisseur russe. Cette situation ne pouvait pas être acceptée par l'Autriche sous le règne du chancelier Metternich – l'un des créateurs de la Sainte-Alliance et un grand ennemi de la résistance, de la révolution et des mouvements pour l'indépendance dans toute l'Europe. Chopin entendit souvent des invectives : « Le Dieu s'est trompé en créant les Polonais », ou encore « la Pologne ne fait jamais rien de bien »<sup>1</sup>. Ces opinions blessaient ses sentiments patriotiques.

Ce n'est qu'en 1831 que Chopin décida de quitter Vienne et se rendit à Salzbourg, puis Munich et ensuite à Stuttgart. C'est à Stuttgart qu'il apprit la prise de la ville de Varsovie par l'armée russe sous le commandement du feld-maréchal Ivan Paskevitch. Cette information signifiait la chute de l'insurrection et a chagriné Chopin. C'est alors que l'artiste écrit ce que l'on appelle *Le Journal de Stuttgart*. Cela constitue son unique ouvrage littéraire décrivant une vision apocalyptique de la fin de l'espérance des Polonais pour l'indépendance. Nous sommes d'accord avec Barbara Wachowicz qui a constaté que, lors de l'écriture du *Journal de Stuttgart*, le témoignage du père de Chopin qui lui narrait le massacre, la destruction de Praga par l'armée de Souvorov en 1794, ce souvenir terrible s'est rallumé dans l'esprit de Chopin<sup>2</sup>. Le désespoir, le sort inconnu de ses parents, de ses sœurs et de ses amis participant à l'insurrection et un grand regret causé par la perte d'une Patrie libre se sont enchaînés, dans l'esprit de l'artiste, avec les malédictions prononcées contre les auteurs de ces malheurs : « Dieu ! Tu existes mais Tu ne te venges pas ! – Tu n'as pas assez de massacres moscovites – ou – Tu es Moskal, Toi-même ! (...) Et moi, je reste sans rien faire, les mains vides (...) pourquoi je ne pourrais tuer au moins un Moskal ! »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ces mots viennent d'une lettre destinée à Matuszyński.

<sup>2</sup> B. Wachowicz, « *Sercem Polak* » – *opowieść o życiu Chopina*.

<sup>3</sup> K. Karasek, *Chopin jako pisarz* (rp.pl/artykul :246926chopinjakopisarz.html). C'est à Stuttgart qu'a été créée la célèbre *Étude Révolutionnaire en ut mineur*, œuvre dramatique et marquée par la douleur, dont la composition est une réaction du compositeur à la prise de Varsovie et au déclin de l'insurrection.

À la fin du mois de septembre 1831, Chopin est arrivé à Paris, la plus grande capitale européenne de la musique après Vienne. Il a tout de suite noué des relations avec de grands compositeurs parmi lesquels : Rossini, Cherubini, Schumann, Berlioz, Mendelssohn et Liszt. Il est vite considéré comme un génie, un pianiste et compositeur de grand talent ce qui lui a assuré de l'argent et une certaine prospérité. Il vend ses œuvres, ses compositions et donne des cours de piano à des enfants d'aristocrates. Il était accueilli par des princes et des magnats, il donnait des concerts dans des ambassades et palais parisiens. Il jouait, entre autres, pour le roi Louis Philippe et la reine d'Angleterre Victoria. Il est très étonnant cependant, que le Tsar de Russie Nicolas I<sup>er</sup> ait proposé à Chopin, par l'intermédiaire de l'Ambassade de son pays, d'être pianiste à la cour impériale de Pétersbourg. Qui refuserait une telle proposition ? Celui qui l'accepterait pourrait mener une vie riche et aurait la possibilité de donner des concerts dans toute l'Europe, en tant que pianiste russe, bien entendu. Néanmoins, Chopin répondit sans hésiter à l'auteur de tout malheur arrivé à sa Patrie : « Trop jeune, je n'ai pas participé à l'insurrection de 1831. Cependant, mon cœur était avec les insurgés. C'est pourquoi je me considère comme un émigré et ce titre ne me permet pas d'en accepter un autre »<sup>1</sup>. C'est très courageux de la part de cet artiste, dont l'état de santé s'aggravait, et qui connaissait bien les conséquences de sa décision. En choisissant volontairement le statut d'émigré, il ne pouvait plus jamais rentrer en Pologne<sup>2</sup>. Chopin se sentait alors très lié à ses compatriotes qui, après la chute de l'insurrection de novembre, venaient à Paris où ils trouvaient bien souvent refuge. Cette métropole française est devenue très vite la seconde capitale de la Pologne. Parmi les émigrés, il faut mentionner des familles des Czartoryski, Sapieha, Plater ainsi que Mickiewicz, Lelewel, Mochnacki, Niemcewicz, Słowacki, Zaleski, Witwicki et autres qui ont quitté volontairement ou ont été forcés de quitter le

<sup>1</sup> J. Przyjemski, « O polskości muzyki Chopina » (<http://www.kurierplus.com/issues/1999/kp273/kp273.05.htm>).

<sup>2</sup> La conséquence de cette lettre fut que l'ambassade russe à Paris refusa à Chopin la possibilité de prolonger son passeport. En effet, Chopin était un sujet du tsar Nicolas I<sup>er</sup>. L'artiste put voir ses parents une seule fois en 1835, non à Varsovie mais à Karlsbad. Même la sœur de Chopin Ludwika Jędrzejowiczowa a reçu avec difficulté la permission par le gouvernement russe *de rendre visite* à son frère mourant à Paris.

Royaume de Pologne. Ce sont eux qui invitaient Chopin chez eux pour des fêtes religieuses ou nationales ou sans occasion. C'est pour eux qu'il jouait ses mazurkas, polonaises, nocturnes, valse, scherzos et chants composés pour les poèmes des poètes polonais, en transportant les pensées de ses auditeurs vers leur Patrie perdue. Un compositeur allemand et ami de notre artiste, Robert Schumann dit que : « Si le Tsar Nicolas I<sup>er</sup> savait quel ennemi se cache dans les œuvres de Chopin, dans ces mazurkas toutes simples, il interdirait de jouer ces œuvres dans ce pays – ce sont des canons cachés dans les fleurs »<sup>1</sup>.

Le compositeur ne montrait pas son patriotisme qu'il considérait comme un devoir envers la Patrie à qui il servait aussi en émigration. Il fréquentait volontiers le milieu polonais en apportant une aide financière à ses compatriotes et en organisant des concerts de charité<sup>2</sup>. Georges Mathias, un des élèves de Chopin et futur professeur au conservatoire de Paris, écrit : « Chopin était un patriote fervent et il donnait tout son argent à des émigrés polonais ». Il ne les a pas oubliés pendant sa tournée à Londres. En 1848, malgré un mauvais état de santé, il a donné un concert de charité pour aider les Polonais pauvres. Pour la deuxième fois depuis l'insurrection de novembre les événements historiques ont absorbé l'esprit de Chopin – c'était l'année du Printemps des peuples. L'artiste était témoin de la Révolution française de 1848 et il suivait les événements dans d'autres pays, aussi en Pologne. L'insurrection en Grande-Pologne et des mouvements des peuples sur le territoire occupé par l'Autriche le rendaient plutôt optimiste. En 1848, dans sa lettre à Fontana, il décrivit une situation révolutionnaire dans toute l'Europe : « À la fin de tout cela on trouve une Pologne excellente, grande, bref : la Pologne. Bien que nous soyons impatients, il nous faut attendre les bonnes cartes pour ne pas perdre des forces en vain. Le moment où nous aurons besoin de force est proche. Ce n'est pas

---

<sup>1</sup> J. Przyjemski, *op. cit.*, p. 1. Ce n'est pas un hasard si pendant la deuxième guerre mondiale le pouvoir nazi interdit l'exécution des compositions de Chopin et détruisit son monument à Varsovie.

<sup>2</sup> A. Czartkowski, Z. Jeżewska, *op. cit.*, p. 393. L'auteur écrit que dans la Maison de Chopin il voyait toujours un volume de poésie de Mickiewicz sur une table.



aujourd'hui – peut-être dans un mois, peut-être dans un an »<sup>1</sup>. Cette fois encore Chopin, ainsi que tous les Polonais, était sans illusion.

Le compositeur vivait ses derniers jours. Les médecins avaient déjà observé de graves lésions tuberculeuses dans son organisme. Son état de santé s'aggravait de jour en jour. Selon les dernières volontés de Chopin, sa sœur a amené le cœur de Frédéric à Varsovie. Une urne funéraire, dans laquelle on a enfermé le cœur de ce grand fils du peuple polonais, a été scellée dans un mur de l'Église Sainte-Croix à Varsovie. Une plaque commémorative a été apposée sur le mur portant une citation de l'Évangile : « Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur ».

Je termine avec les mots de Camille Bellaigue, critique musical français, qui s'est exprimé sur la mission patriotique de Chopin : « Le cœur de son pays battait dans sa poitrine. On ne connaît pas un autre musicien qui serait un plus grand patriote que lui. Il est plus Polonais que tout Français était Français, Italien était Italien ou Allemand était Allemand. Il est Polonais et rien d'autre. Et il surgit de ce pays polonais, si détruit, son âme immortelle, sa musique »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Lettre à Julian Fontana à New York, 4 avril, 1848 dans *Correspondance de Frédéric Chopin, op. cit.*, vol. 2, p. 239-240.

<sup>2</sup> Frédéric Chopin, *Lettres Choisies*, sous la rédaction de Zdzisław Jachimecki, Wrocław, 2004, (Introduction, p. XXXVIII). Il serait bon d'évoquer les paroles de Cyprian Kamil Norwid dans un article sur Chopin : « De naissance un Varsovien, de cœur un Polonais, de talent un citoyen du monde », « Dziennik Polski », 1849, n° 117, le 25 octobre.